

Sur le rivage de l'Adriatique, les plages du masculinisme

Allan Kaval et Aureliano Tonet

« Plages d'Italie » (5/6). Entre la tradition locale du « birro », le play-boy des plages, et une esthétique héritée du fascisme, le rituel de la baignade, soumis au ballet des apparences, prend sur cette côte des allures de divertissement forcé.

Retrouvez tous les épisodes de la série « Plages d'Italie » [ici](#).

Sur la terrasse d'un des innombrables hôtels qui longent la côte Adriatique, « Zizi » et ses amis observent le ballet des belles mécaniques, autour d'une bouteille de prosecco. En cet après-midi d'été, des automobiles de collection paradent dans la rue principale de Torre Pedrera, une station balnéaire voisine de Rimini (Emilie-Romagne). Toutes anciennes, américaines, rutilantes. « Zizi » est un connaisseur : à son âge d'or, dans les années 1970, il faisait monter ses conquêtes à bord de son Alfa Romeo décapotable. L'autoproclamé « play-boy de la riviera romagnole » prétend avoir séduit dix mille femmes. « C'est du vent !, le chambrent ses copains. “Zizi” a sorti ce chiffre pour faire de l'ombre à “Zanza”, son rival, qui disait avoir mis six mille nanas dans son lit. »

Maurizio Zanfanti, alias « Zanza », est mort d'un infarctus dans la voiture où il venait d'avoir un rapport sexuel avec une touriste de 23 ans. Il en avait 63. Son enterrement à Rimini, en 2018, prit des airs de funérailles d'Etat. En juin, les 80 ans de « Zizi » – Paolo Cima pour l'état civil – ont rassemblé presque autant de monde, plus de deux cents personnes, selon l'intéressé. « Il n'y a personne comme moi », lit-on sur son tee-shirt, où figure une image de lui en slip de bain, gonflant ses biceps. Récemment, le Corriere della Sera l'a campé, avec sa crinière poivre et sel, en « lion épuisé ».

Le Latin lover nous tend plusieurs albums aux photos jaunies : « Zizi » en fourrure, aux bras de jeunes Allemandes ; « Zizi » barbu, embrassant des Scandinaves ; « Zizi » au Number One, une boîte locale... L'établissement a plié boutique, comme bien d'autres dans la région. Parmi les seules rescapées des années fastes et festives du tourisme romagnol subsiste la Baia Imperiale, avec son décor d'aigles et de colonnades, emprunté à l'Empire romain.

Beauté un peu décatie

Le déclin remonterait à 1989, à en croire Enea Conti, le journaliste chargé de couvrir la région pour le Corriere della Sera. « Cette année-là, explique-t-il, l'eau a été infestée de “mucilage” [une substance gélatineuse, surnommée la « morve de mer »]. Et, avec la chute du mur de Berlin, puis l'arrivée des compagnies low cost, la riviera a souffert de la concurrence d'autres destinations. Mais elle reprend du poil de la bête. »

Pour nous convaincre, le reporter nous a donné rendez-vous au Bagno Tiki 26, un établissement balnéaire emblématique de Rimini. Le gérant, Gabriele Pagliarani, s'est inventé un personnage : il est le bagnino d'Italia (le « maître nageur de l'Italie »). Le voilà posant en marcel et short bleu foncé, bras ouverts, visage solaire et souriant, aux côtés de deux femmes

en tenue de carnaval brésilien. « Ma fille, qui étudie la communication, m’a conseillé d’ouvrir un profil Instagram, dit le vibrant quinquagénaire. J’arpente toute la côte Adriatique, du nord au sud, à la rencontre de mes collègues plagistes. Sur les réseaux, je montre le vrai visage, accueillant, chaleureux, de notre métier. »

Avec ses espaces réservés à la danse, au sport ou à l’apéritif, le Bagno Tiki 26 se veut particulièrement tonique. Tous, ici, espèrent renouer avec le dynamisme de l’après-guerre, quand la région profita, à la faveur du miracle économique, du tourisme de masse. Cette prolifération de parasols et de couleurs pastel a inspiré un livre au photographe Riccardo Fregoso, *Adriatico* (Kerber Verlag, 2022), dans lequel il cherche à restituer la beauté un peu décatie de cette côte qu’il fréquenta tous les étés, jusqu’à l’adolescence. « Les immeubles qui ont été construits ici, à partir des années 1950, ressemblent à ceux des banlieues de Milan ou de Bologne, raconte-t-il. Comme s’il s’agissait d’une périphérie de la périphérie, où les classes moyennes et populaires pourraient se sentir en terrain familier. »

Pier Paolo Pasolini passa certaines de ses vacances, adolescent, sur cette riviera. Lorsqu’il y remit les pieds, à l’occasion du tour du littoral italien qu’il entreprit à l’été 1959, l’écrivain et cinéaste ne reconnut plus rien : « La nouvelle vague des plagistes et des industriels a donné à la plage une violence nouvelle », écrit-il dans *La Longue Route de sable* (Arléa, 2004). La mer, son confrère Federico Fellini s’en méfiait plus encore, comme tous les enfants de la vieille ville de Rimini. S’il devait s’y rendre, le cinéaste enfilait un costume, non de bain, mais de soirée. Cette défiance ne l’a pas empêché de devenir l’icône de Rimini : il a donné son nom à l’aéroport, et celui de ses films à une vingtaine de rues perpendiculaires à la plage. Via La Dolce Vita, Via La Strada, Via I Vitelloni...

Ceux qui ont justement vu *Les Vitelloni* (1953) se souviennent peut-être que cette expression (« les gros veaux ») désigne, en italien, les coureurs de jupons piégés dans leur jeunesse. A Rimini, les initiés disposent d’un terme local, birro, tant il s’agit d’un comportement enraciné dans les mœurs. C’est ainsi, du reste, que se définit « Zizi » : « Le premier birro, c’est moi ! » Sur la terrasse de l’hôtel, ses compères se marrent. Longtemps, leur ami a « partagé » ses conquêtes avec eux. « J’étais communiste, comme toute l’Emilie-Romagne », plaisante ce fils de pêcheurs, qui n’a jamais « vraiment » travaillé. Ces dernières années, le vieux fauve a glissé politiquement du rouge vers le brun. « Je trouve qu’il y a trop de “Nègres”, pardon de Noirs, dit-il. Oui, je suis devenu un peu raciste. »

« Papeete », ubris et ridicule

Musique assourdissante, corps dénudés, beuglements masculins, silences féminins. On danse un peu. On mange. On boit. A 30 kilomètres au nord du royaume de « Zizi », en remontant l’Adriatique, se trouve le Papeete, établissement tape-à-l’œil d’une autre station balnéaire, Milano Marittima. Au restaurant, une équipe de foot fête ses succès. Sous les parasols, sur les matelas, des vacancières se prêtent au jeu des selfies. Ne manquent que les « cubistes », ces danseuses qui se produisent sur des cubes en plastique plantés dans la foule des estivants. C’est ici qu’il y a cinq ans l’actuel vice-président du conseil, d’extrême droite, Matteo Salvini est arrivé au faite de sa gloire. Et qu’il a dégringolé de l’Olympe politique italien...

Nous sommes à l’été 2019. Son parti, la Ligue, vient de rafler plus de 34 % des voix aux élections européennes. Il a même fait élire le patron du Papeete, Massimo Casanova, au Parlement de Strasbourg. M. Salvini a donc quelques raisons de faire la fête. On le filme,

torse nu, sur l'estrade du DJ, un mojito à la main, alors que les enceintes du club crachent l'hymne national.

Cet été-là, la politique se fera en maillot de bain. Au Papeete, les salvinistes mettent au point une stratégie pour faire tomber le gouvernement, dans l'espoir de déclencher de nouvelles élections. Mais M. Salvini perd la main, ses anciens partenaires de coalition et ses adversaires de gauche s'allient contre lui. Depuis, « papeete » est devenu un nom commun du lexique politique italien, évoquant à la fois l'ubris et le ridicule.

« Ici, la présence de la mer est secondaire », affirme, assis sur une banquette du club, le journaliste Alex Giuzio, auteur d'un livre sur le littoral italien, *La Linea fragile* (« la ligne fragile », Edizioni dell'asino, 2022, non traduit). Détonnant avec sa chemise de lin, ses sandales de cuir et sa carrure étroite, parmi les vacanciers bodybuildés, il est incollable sur l'histoire de Milano Marittima. Fils d'hôteliers, il y a grandi, mais la préfère en hiver, lorsque la brume envahit les rues désertées. Les tout premiers vacanciers étrangers ? « C'étaient d'anciens soldats nazis, qui ont voulu retrouver les paysages où ils avaient combattu... Très vite, les touristes allemands sont devenus majoritaires. Le plus célèbre d'entre eux, un certain Helmut, a même pu édifier en ville une statue à la mémoire de sa femme défunte. »

Malgré ses attaches à Milano Marittima, où il a acquis une maison de campagne, Matteo Salvini ne dispose pas encore de buste à sa gloire, pas même au Papeete. « Ce club est l'incarnation même du concept de divertimentificio », poursuit Alex Giuzio. Néologisme forgé à partir des mots « divertissement » et « artifice », le terme désigne une sorte d'amusement forcé. Au Papeete, à voir ces hommes et ces femmes figés dans leurs attitudes, photographiées puis réfractées sur une myriade d'écrans, on peut s'en faire une idée assez précise de la signification.

Apologie du fascisme

Du reste, il y a longtemps qu'en Italie la plage est un spectacle. « Les racines de notre culture balnéaire plongent dans l'histoire du fascisme, rappelle M. Giuzio. Mussolini, qui était romagnol, a utilisé les bains de mer pour se mettre en scène, comme chef sportif, et diffuser un nouveau rapport au corps, qui va de pair avec une certaine esthétique masculiniste. » Nombre de « colonies » destinées aux vacances en bord de mer ont été construites sous la dictature, dont les bâtiments, le long de l'Adriatique, cohabitent avec ceux qui furent édifiés après-guerre par l'Eglise, le Parti communiste ou les géants de l'industrie italienne.

Il est cependant des lieux où la mémoire du fascisme se perpétue de façon bien plus explicite. A Sottomarina, en Vénétie, à quelques kilomètres de Chioggia, la plage privée Punta Canna se verrait bien comme l'ultime bastion du régime déchu, un micro-Etat dont le chef, Gianni Scarpa, serait le minuscule Duce. « Que vous le vouliez ou non, c'est l'histoire ! », s'exclame le plagiste, en désignant la collection de bustes, de portraits et de citations de Benito Mussolini qu'il a entreposés dans une caravane, à l'entrée de la plage. Partout, des écriteaux rappellent les mots d'ordre à respecter : « Ordre, propreté, discipline. » Parfois, ils voisinent avec des dessins mêlant un imaginaire corsaire à des figures féminines suggestives. Originaires des grands centres urbains de Vénétie, les clients, jeunes, polis et tatoués pour la plupart, font comme si de rien n'était, en sirotant un spritz au bar ou sur un transat.

En 2017, après un reportage de *La Repubblica* sur cette villégiature bien singulière, M. Scarpa a été inquiété pour apologie du fascisme. Rien n'a pourtant changé pour celui qui avait reçu à

l'époque la visite de soutien de Salvini et a été accusé entre-temps d'avoir manifesté une attitude raciste envers une cliente d'origine africaine. Pour ses dérapages, il a été acquitté par la justice, protégé par la « liberté de pensée » inscrite dans la Constitution. « La moitié de la population est composée de nuisibles qui cassent les couilles... Moi, je mettrais un Poutine à Rome comme dictateur pour faire de la propreté et de l'ordre... », assène le septuagénaire, dans une boucle vindicative.

Bandana sur le crâne, à la manière d'un pirate d'opérette, il dit voter pour la Ligue, avec une préférence pour sa nouvelle figure de proue, Roberto Vannacci. Ce général des forces spéciales reconverti en pamphlétaire s'est fait connaître pour ses sorties racistes, sexistes et homophobes, avant d'être élu au Parlement européen, en juin. « Je suis pour lui parce qu'il a des couilles ! », s'exclame le plagiste, qui, dans un sourire narquois, nous a montré, posée entre deux portraits du Duce, la pièce maîtresse de sa collection : un phallus vaniteux, en bois sculpté.

Retrouvez tous les épisodes de la série « Plages d'Italie » [ici](#).

[Cet article est paru dans Le Monde \(site web\)](#)